

Le temps des femmes dans les écrits des femmes occitanes au XIX^e siècle

Rose Blin-Mioch

Los Companhs de Paratge 22 septembre 2012

Le temps des femmes est un sujet de recherche pour les sociologues actuels. Déjà, au 19^e, on peut trouver des témoignages sur la différence du temps entre femmes et hommes. Notre étude sur Lydie Wilson de Ricard nous a donné des informations sur le temps du vivant des écrivaines comme facteur d'effacement du paysage littéraire, avec d'autres facteurs comme le nom, l'argent, le genre littéraire..

Je vous propose d'aborder ces questions à travers :

- le temps de formation des filles et le temps de l'écriture des femmes avec un panel un peu plus large que celui initialement envisagé. Il part en effet du début du XIX^e avec Eugénie de Guérin et se termine avec Marie Girard , morte, elle, en 1960.

Ces témoignages de femmes couvrent ce que l'on pourrait appeler le XIX^e siècle des femmes, c'est à dire du Code Civil de 1807 ou code Napoléonien qui fait des femmes des mineures, aux années 1960-1970 où des mouvements intéressants ont concrétisé pour les occitanes comme pour l'ensemble des femmes vivant en France des changements non encore achevés et toujours remis en cause. Je vous ai remis des brèves biographies de ces auteures.

Je donne tout de suite la parole à l'une d' elle :

« Le travail fut à peu près tout le jeu de mon enfance... A six ans je faisais mes bas, peu à peu ceux de mes frères », écrit Athénaïs Mialaret. Ce témoignage est un de ceux qui soulignent que dès le jeune âge il y a au XIX^e siècle séparation sexuée du temps. Nous allons à partir de leurs écrits étudier le temps des femmes dans leur enfance et au moment de l'écriture qui peut se situer soit dans le temps que j'appelle de fille, soit au temps de femme.

1 Le temps de l'enfance

Parler alors du temps de l'enfance c'est parler de l'enfant à partir de cinq ans, la mortalité infantile avant cet âge est très importante. Les journaux ne publient d'ailleurs dans les états civils au chapitre « Naissances » que le nombre de garçons et de filles. Jusqu'à 5 ans, en particulier dans les familles de la bourgeoisie, mais pas uniquement, les enfants sont mis en nourrice chez des paysans et c'est là, garçons et filles vêtus de la même façon, qu'ils apprennent non pas leur langue maternelle, mais leur langue première, la langue du peuple, comme en témoigne encore Athénaïs Mialaret native de Montauban :

« Mon frère, quittant les paysans, ne savait d'autres mots que ceux de notre charmante langue du Midi que j'aimais tant. Nous conservions tous deux une occasion de la parler.- regrettant sa nourrice, il n'essuyait ses pleurs qu'aux bras de notre vieille fermière ; occasion naturelle d'aller le rechercher et causer avec ces bonnes gens. Nos parents justement trouvaient que ma rusticité était bien suffisante, craignaient surtout mon aptitude à parler trop bien le patois. »

A 5 ans on considère alors que l'enfant est sauvé et l'éducation séparée des sexes peut commencer.

Sortons de la petite enfance avec Reine Garde, considérée par Mistral comme une des précurseuses du Félibrige, elle détaille ses journées dans *Marie-Rose ou les deux jeunes orphelines*, roman dédié aux « Dames religieuses de l'hôpital général de Nîmes » où elle a été placée à l'âge de sept ans après la mort de sa mère :

« En hiver comme en été, nous nous levions à cinq heures et trois-quarts. La messe se disait à six heures ; après l'avoir entendue, nous allions faire notre lit, balayer le dortoir et déjeuner ensuite.

A sept heures et demie nous nous mettions à l'ouvrage : les unes, s'occupaient à dévider de la soie écruée pour les marchands de la ville ; les autres, cousaient toute l'année pour tenir en bon ordre les vêtements de cinq à six cents pauvres que renfermait l'hospice (j'étais du nombre de ces dernières). Le silence n'était interrompu, de toute la matinée, que pour bénir les heures lorsqu'elles sonnaient, et par une courte leçon que nous disions chacune à notre tour, car on nous apprenait à dire seulement.

A onze heures la cloche nous appelait au réfectoire où, pendant le dîner, une religieuse nous lisait le Saint-Évangile.

Après quelques minutes de récréation, nous reprenions le travail.[...]

A six heures, la cloche nous appelait de nouveau au réfectoire pour souper. Après la récréation qui se prolongeait jusqu'à huit heures, nous faisons la prière du soir et nous allions nous coucher en silence. »[fin de citation]

Ce travail des filles n'était pas réservé aux indigentes ou aux orphelines, ainsi Athénaïs Mialaret dont les parents étaient propriétaires et rentiers à Montauban, bénéficiait de l'enseignement de son père, mais aux récréations alors que ses frères sont libres de jouer, il en va tout autrement pour elle et son temps de « récréation » est ainsi détaillé :

« A l'âge de cinq ou six ans,[...] j'appris à coudre, à tricoter ; de bonne heure j'ourlais mes chemises. La couture me retenait forcément sous l'œil de ma mère. J'étais toute maladroite de me sentir observée. Les points de mes ourlets ne venaient pas se placer tout uniment à la suite ; il me fallait souvent défaire. Toute ma récréation y passait.

J'avais un travail continu, très suivi pour ce jeune âge.

Ma petite personne déjà fière était crispée, en vraie révolte. »

Elle deviendra Mme Jules Michelet, seconde épouse de l'historien français, chantre de la « nature féminine » et a écrit ces *Mémoires d'une enfant* en 1864, soit quinze ans après leur mariage.

Marie Girard note dans son livre en Français « Une enfance provençale » suivi du « Gai Savoir », elle qui a été l'enfant le plus proche de Mistral, les buts de cet enseignement des filles, car conformément aux vœux de l'église filles et garçons sont séparés, but qui est le même que celui prodigué dans le reste de la France, c'est-à-dire être au service des hommes. Voilà les paroles adressées à la supérieure et qu'elle place dans la bouche de son père, félibre républicain :

« Je ne vous demande pas d'instruire ma fille : sa mère et moi nous nous en chargeons. Rien ne presse d'ailleurs, ce sera pour plus tard. Ce que je vous demande, c'est qu'elle sache tenir ses pieds joints, soigne ses cahiers, soit exacte et sache, pour toute sa vie, ses prières et son catéchisme.

Cette éducation religieuse, Mme Girard et moi y tenons avant tout :... »

Marie Girard fait exprimer par son père la vision de l'éducation que le couple attend des sœurs : « cette enfant que nous aimons plus que la vie, (...) nous voulons que vous l'entraîniez à pouvoir s'ennuyer et supporter une injustice sans perdre le sourire. Pas de culture possible sans cela. »

Marie Girard note que « des religieuses aussi pieuses que les sœurs de la Miséricorde, mènent jusqu'au brevet de « capacité » les petites filles « huppées du canton. » J'en connais plusieurs, je sais qu'elles apprennent à « toucher » du piano, brodent des pantouffles, des ronds de serviettes, des porte-journaux, et entrent posément, deux par deux, à l'église où elles font, devant le maître autel, d'irréprochables génuflexions. » Mais son père n'a pas voulu l'envoyer là car ces religieuses avaient :

« à peu près déprovençalisé les filles de quelques uns de ses amis. »

2 Déprovençalisation et écriture française

En 1865, 56 % des filles étaient éduquées par des religieuses.

Bien sûr l'école publique puis laïque ne se comporte pas mieux avec la langue des filles qu'avec celle des garçons pour preuve le Bulletin pédagogique du Lot en 1885 dans lequel Madame S. Bourseul, directrice d'école de Cahors répond à la question : « Comment faites-vous pour combattre l'influence funeste du patois à l'école primaire ? » Elle nous décrit donc le temps des cours de lecture, chant et morale destinés à ses élèves :

« c'est l'amour-propre des élèves qui est mis en jeu, moyen toujours puissant en éducation, pourvu qu'on en use avec sagesse et modération. J'interromprai donc tout-à-coup une lecture faite par une élève, je reprendrai moi-même le passage interrompu en imitant, en exagérant même le ton traînant, monotone et nasillard ; les sourires des enfants, qui cependant n'avaient pas remarqué l'accent défectueux de leur compagne, me prouveront qu'elles n'apprécient pas du tout cette nouvelle façon de lire. Je reprendrai alors le même passage auquel je donnerai cette fois toute l'expression dont je serai capable. [...] . J'emploierai le même procédé dans mes leçons de chant, car il est vraiment déplorable d'entendre tout ce que la prononciation commune de nos enfants enlève de grâce, de charme à leurs voix fraîches et argentines. D'ailleurs, corriger l'accent de mes élèves, bannir de leur langage les expressions vulgaires, franco-patoises, leur donner autant que possible l'habitude de s'exprimer avec pureté et avec une certaine élégance, telle sera ma règle quotidienne, ma préoccupation de tous les instants ; Je procéderai pour cette partie de ma tâche comme pour l'enseignement de la morale avec lequel, du reste, il y a plus d'un lien de parenté puisque la parole rend la pensée, et qu'il ne saurait y avoir de pensées pour l'homme si l'on supprimait le langage qui les exprime. » (Bulletin pédagogique du département du Lot. 1885/03/01. in Gallica BNF visualisé en 2010)

A l'opposé à Sète par exemple une institutrice de l'école publique Mme Criscolo et un inspecteur d'Académie M. Yon étaient les co-organiseurs en 1896 d'une félibrée, *la félibrée des abeilles de Cette* en l'honneur des jeunes filles de l'association, où se côtoyaient sans traduction français et langue d'oc.

Si Marie Girard, hors l'école, reçut ce que l'on peut appeler une éducation active, entourée d'adultes savants, notamment de Mistral et de l'entomologiste Jean-Henri Fabre, mais aussi de sa mère qui était à la tête du personnel du bureau de poste de Maillane, sa situation semble faire exception. Seule Léontine Goirand née Lauriol semble en avoir reçu une équivalente. Il est vrai que sa famille est hors norme pour ce temps là. Marie et Léontine sont la dernière enfant vivante qu'il reste à leurs parents. On peut penser d'après

les écrits de Léontine que c'est son père qui s'est chargé de son éducation :

Tambèn, chasque jour, ma leiçoun apresso,
 Me recoumpensavo em'uno caresso ;
 Prenian noste vanc,
 E vesien lou mèstre e soun escoulano
 Barrula lou grés, barrula la plano,
 Iéu sèmpre davans.

Le temps des filles

Entre enfance et mariage le temps des filles peut donner des ailes à certaines, tandis qu'il les coupe à d'autres, car même si les femmes occitanes sont plus, à notre connaissance, des auteures de textes que des auteures de livres, on peut leur appliquer la conclusion de Christine Planté à propos de l'attachement de George Sand à son nom :

« l'auteur de livres est aussi l'auteur de soi-même et de sa propre vie, transformée, à la fois subjectivement et socialement, par l'écriture » (Planté 1989 :33) Nous allons prendre pour exemple ici six de ces auteures :

Lazarino Comme il y a peu encore, les filles pouvaient au XIX^e être mariées à 15 ans. C'est jeune aujourd'hui, cela l'était encore plus en 1863 quand Lazarino Nègre qui deviendra la félibresse de Manosque accepte parce que ses parents lui demandent son avis, de se marier avec Antoine Eugène Pourcin, son aîné de 15 ans qui fait écrire-t-elle « l'amor à còps de ponh » et dont elle rapportera ces mots : « Uno fremo per ièu es pas mai qu'un varlet ! » Elle est donc tombée dès 15 ans dans le temps des femmes mariées. C'est son malheur qui la poussera à écrire d'abord en français, langue qu'elle a apprise chez les sœurs, ses parents ne parlant pas le français et étant illettrés, puis en provençal.

Antoinette de Beaucaire, dont Louis Roumieux éditera « *Li Belugeto* » après sa mort, se heurtera au refus du mariage avec l'être aimé que la mère de celui-ci voue à la carrière ecclésiastique, la légende veut qu'elle en soit morte... C'est aussi cet amour malheureux qui la poussera à écrire.

Eugénie La première de notre liste, Eugénie de Guérin, va rester fille toute sa vie, mais en n'en ayant peu d'avantages, nous la connaissons grâce à son

journal, seul écrit de femme autorisé par l'église pour leur permettre de faire leur « examen de conscience ». En cette première moitié du siècle, ses écrits son marqués par la présence de tournures issues de l'occitan, langue dans laquelle elle rapporte des petites conversations avec les paysans. Aînée des enfants de cette famille de petite noblesse, elle sert de mère après la mort de celle-ci et la promesse qu'elle lui a faite, à son frère Maurice, seul garçon de la famille et futur poète romantique et observe par dévotion au pied de la lettre les interdits de l'église comme celui de danser :

« Voyez pourtant comment Dieu a partout ses élus, écrit-elle à Louise de Bayne . J'ai trouvé parmi ces damnés une sainte, une belle âme, une jeune enfant qui a su se préserver de la corruption et du mauvais exemple. [...] Un soir de bal que j'étais chez elle, il se passa comme un petit combat d'un ange et des démons. On assaillit cette pauvre petite de quolibets, de railleries sur sa dévotion ridicule qui lui fesait (sic) un péché de la danse. [] Mais Augusta tint bon... »

Léontine Léontine Goirand est une des femmes qui va mettre à profit au maximum son temps de fille. Elle va réaliser son œuvre poétique qu'elle publiera l'année de son mariage en 1882, sous le titre *Li Rizents de l'Alzoun*. Mais elle fait plus, elle est présente pratiquement dans toutes les initiatives du Félibrige, elle ira même à Sceaux pour la célébration de Florian, soit aux côtés de son père, ou avec son cousin Maurice Faure, soit aux côtés de son ami Louis Roumieux, le félibre Blanc qui lui ouvre les colonnes de ses journaux *Le Dominique* et la *Gigale d'Or*, pour lesquels elle écrit des « Portisson » (sortes d'éditoriaux) à la Une. On peut considérer que c'est la première journaliste en langue occitane. Elle est aussi la seule fille à écrire dans la *Revue des Langues Romanes*, aux côtés de deux femmes mariées Rose Anaïs Gras épouse Roumanille et Lydie Wilson de Ricard. De même elle correspond avec des félibres, des hommes qui ne sont pas de sa famille, comme Batiste Bonnet par exemple, ce qui est parfaitement condamné par la très grande majorité de la société du XIX^e siècle. Soulignons que quand le Félibrige a passé le Rhône en 1874, en Languedoc il ne semble pas qu'il y ait eu de problème pour « inviter les dames. »

Marie Girard est une autre félibresse qui profite de sa jeunesse, elle sera Reine du Félibrige malgré Mistral qui, bien qu'il lui en ait fait la promesse, aurait préféré une Demoiselle de, argentée de préférence.

En 1939 dans le *Gai Savoir*, Marie, devenue Marie Gasquet et directrice de collection chez Flammarion à Paris fait récit de la Santo-Estello des Baux en 1892 et allusion aux jeunes qui vont signer la déclaration fédéraliste, elle se

souvent de son discours d'alors, le traduit en français :

« O coupe, murmura-t-elle, emplis-toi du sang de mon cœur. C'est santa-Estella qui commande ! Toi, mon pays reconnais-moi sous ma couronne. J'accours du Fonds de mon enfance, menée par Gai savoir, en compagnie du songe errant, des pâtres attentifs, des poètes courtois. Je suis Reine, Provence, Reine de par le génie de Mistral, Reine de par la vertu des beaux vers et le consentement de tes fils assemblés. O mon pays, reconnais-moi ! Les jeunes crièrent : « Azur ! » Je pris leur rire pour le rire des dieux. »

Mais apparemment le temps de fille n'est pas, pour elle, le temps de l'écriture.

Rose Anaïs Gras Malgré sa famille rouge, comme le titre du livre de son frère Félix, c'est par l'écriture d'un cantique que Rose Anaïs Gras débutera sa carrière littéraire et sautera dans les bras du plus blanc des félibres fondateurs Roumanille. Elle est présente cependant avec des traductions de Pétrarque dans la *Revue des Langues romanes*.

3 Le temps des femmes

Le mariage temps d'arrêt de l'écriture ?

Pour Léontine Goirand le mariage semble correspondre à l'arrêt de l'écriture. A Sète, cependant, bien que ce soit pour elle le temps de la maternité, deux enfants lui naîtront en 84 et 85, elle participe aux réunions de baraque qui ont précédé la formation du félibrige du port, comme en témoigne J-H Castelnau dans *Ma Dinierola*. Suite à des problèmes professionnels de son mari, elle revient à Alès, et, veuve jeune, se consacre alors à sa famille comme le rappelle Alcide Blavet sur sa tombe :

« La cigalo cevenolo, quauque temps touto a sos devès d'espouso, alor cantè pas que la bressadisso de sos enfants e las joios e lous malastres dau fougau, mès seguissiè nostos felibrejados, e, de tems en tems, nous mandavo d'obros inspirados, goustousos, toutos embaumados de l'alé san e vigourous de l'encountrado gardounenco, e teniè de mantène coume as proumiès jours, embé las tradicéus de soun paire, l'amour de noste país e de nosto lengo mairalo. »

3.1 Le temps des mères

Nous sommes encore comme le montre Lydie Wilson de Ricard dans ses lettres à Auguste Fourès au temps des mariages qu'elle qualifie de mariage « marché » contre lesquels elle se bat, et le but de celui-ci est pour une femme

la maternité. Mais cette dernière se concrétise souvent par un surcroît de travail pour les mères et des berceaux vides, qui peuvent inspirer les poétesses comme Léontine Goirand qui dédit au Félibre Louis Astruc ce poème :
« Paure maire »

« La bressolo es vuejo, uno femno
Sengluto e prego 'à geinoun.
Ausès la : dintre si lagrimo,
Redis sens fin lo meme nom. »

Ou encore Lazarino de Manosco avec « couer matrassa » :

« Ai tout perdu, me rèsto rèn.
M'as pres moun àngi, o mort crudèlo
Un meina qu'èro tout moun bèn ;
Quèro pus bèu que leis estello :
Qu'èro bèu quand venié'n courrent
Moustra sei dènt ! »

C'est aussi pour une part l'enchaînement de grossesses et de deuils qui arrête l'écriture de Rose Anaïs Gras : En 65 Roumanille s'exclame dans une lettre à Gaut à propos de l'affaire Artaud qui est à mon avis l'autre raison principale de la mise en veilleuse, pour ne pas dire de l'arrêt de l'écriture pour Rose-Anaïs.

« Ah, mais j'oubliais ! la mère et l'enfant se portent bien... se portent à merveille. (...) ça ressemble à un Noël de Saboly ou de Roumanille : la mère est jeune, le père est chauve, l'enfant est beau. Le chœur des anges n'a pu faire défaut : n'avons- nous pas envoyé un ange au ciel, pour le conduire ? Il n'y manque rien que l'âne et le bœuf. Quel dommage que je n'ai pris sans lumière(???) un des deux Artaud... »

Autre cause d'arrêt de l'écriture, la maladie et en particulier la tuberculose, qui diminue physiquement les femmes, les hommes aussi d'ailleurs qui en sont atteints, quand l'issue n'est pas fatale comme pour Antoinette de Beaucaire ou Lydie Wilson de Ricard. Car écrire demande du temps à soi.

4 Trouver le temps d'écrire

Le temps pour l'écriture fait partie avec la signature, le rôle attribué par « nature » aux femmes, les choix éditoriaux empreints de préjugés sexistes qui les nommaient « bas bleus » des marqueurs de leur effacement ou de leur non intégration au monde littéraire.

Si le temps de l'écriture est celui de la maturité, de l'âge adulte, comment s'accorder le temps d'écrire quand l'utilisation de son temps de femme, est dicté, en devoirs par la société ? Devoirs qu' Eugénie de Guérin détaille dans son journal :

4.1 Écriture contre nature

« Filer, coudre, tricoter sont de petits et bon contre-ennuis. D'ailleurs, c'est la notre tâche à nous les femmes que tout ce qui tient au ménage, au soin, à l'arrangement, au bon ordre dans la maison. Toute femme qui sort de là sort de sa sphère et bientôt de son devoir, celle qui ne le comprends pas est à plaindre¹. »

Rien n'a changé en 1888 et un livre d'éducation à usage des filles s'interroge : « Qu'advierait-il de notre pays le jour où la femme se trouverait détournée de sa destination naturelle, où la jeune fille pourrait supposer qu'il existe autre chose pour elle que la mission noble et sainte d'être épouse, d'être mère². »

D'où l'audace nécessaire pour écrire, mise en avant par Lucie Delarue-Mardrus, l'une des rares femmes à figurer dans les anthologies poétiques françaises du XIX^e siècle dans sa réponse à une enquête en 1908 :

« Non seulement il faut savoir écrire, mais encore il faut oser écrire, et nous ne croyons pas exagérer beaucoup en disant que le don d'écrire n'est fait en somme que d'une sorte d'audace³. »

Occitan : audace ou abandon

L'audace d'écrire en occitan est une audace plus grande encore, compte tenu du manque d'instruction des filles et de l'absence de moyens pour apprendre à écrire la langue, du rejet de celle-ci appelée patois et que l'on réserve bien souvent à des genres carnavalesques ou grivois, alors que « pour plaire, la demoiselle doit sourire et non pas rire » selon Colette Cosnier. Du côté de la « respelida de la lenga » et des félibres, dans les discours de Mistral par exemple, les filles et les femmes sont objets et non sujets, l'invention de la Reine, la folklorisation, la hiérarchisation du Félibrige, qui dans un deuxième

1. Thèse de Paulette Espitalier 1989 p 26

2. Roch, Éline, *Ce que vaut une femme*, Reims Imprimerie Dubois Poplimont 1888,127 pages

3. Cosnier Colette, *Le silence des filles, de l'aiguille à la plume*, Fayard, La Flèche, 2001, p 16

temps ne les exclue pas mais les tolère, ne vont pas aider à l'émancipation des provençales...

4.2 Écrire à temps voulu

Souignons ici l'audace de Lazarino Nègre, étudiée par Claire Frédéric en 1986. George Sand écrivait la nuit, Lazarino Nègre qui a eu le courage de divorcer dès que le divorce a été à nouveau autorisé en 1882, est devenue volaillère au marché des Capucins à Marseille et la Félibresse Lazarine de Manosco, elle écrit le 12 octobre 1891 à Mistral en provençal :

« Mon paire, ma maire, que noun an jamai sachu legi, poudien pas me parla de vouésti bèlleis obro. L'escolo mounte me mandavon m'aprenien à legi e escriure lou francés, e a l'oustau parlavian rèn que prouvençau e lou parlèn toujours (mou paire saup pas dire un mot de francés), mai, acò fasié pas que prenguesse goust a lou legi e à l'escriüre.(...) N'i a que dison : Faren acò à temps perdu. E bèn, iéu es a tèms vougu que fau de vers ! (m'a toujours faugu gagna ma vido⁴) »

Reine Garde, elle, choisira l'abandon sur les conseils de Moussu Pierre Bellot, dont La Gazette de Toulon écrivait dès 1840 :

« Pierre Bellot, dont la Provence entière connaît le nom, applaudit les vers, et qui a obtenu les honneurs de plusieurs éditions dans une ville toute adonnée au commerce et qui ordinairement ne s'occupe guère de littérature... » D'après son dernier livre publié en 1864 *Nouvelles poésies* Reine Garde s'est mise au provençal peu de temps avant le congrès d'Aix, en 1852 elle s'adresse au Toulonnais en Français :

« Monsieur, J'ai eu tant de plaisir à lire vos vers charmants que, pour vous en convaincre, malgré la difficulté que j'éprouve à faire des vers patois, ne sachant bien parler aucune langue, et surtout n'étant dans la Provence que depuis une douzaine d'années, j'ai voulu essayer de faire une petite pièce de vers patois pour vous l'adresser avec toutes ses fautes, car il est impossible que vous n'y en trouviez pas un grand nombre ; mais je compte sur votre indulgence... Agréez, Monsieur avec les prémices de mes vers patois, les salutations amicales de votre très humble servante.

Il lui répond par un poème d'« auto-odi » dont je vous lis un extrait :

Mai perque gatar ta bouqueto
En nous cantant de vers patois

4. Nègre Lazarine, *Li Remembranço prose et poésies*, Marseille, Ruat 1903

Leisso aqueeou jargoun a Chichoï
 Vo ben a nouestreis repetieros
 Que vendout lou pey per carrieros

Mai tu que fas de vers frances,
 Coumo Reboul, plens d'harmonio
 Et qu'ant agut tant de succes,
 Perque quittar lou doux lengagi,
 Per un jargoun mai que groussier ?
 Reno Gardo, seriet domagi
 Que mudesse ta vouax per faire laid ramagi
 Tu qu'as un tants poulit gousier.

Reine Garde qui cherche le soutien des puissants, dont la langue est le français ne manque pas d'écouter le conseil de Belot.

4.3 Le temps des *secondes*

J'aurais pu placer ici Rose Anaïs Gras, elle y avait toute sa place si l'on considère celle qui lui est faite jusqu'ici : n'est-elle pas mentionnée dans le dictionnaire des auteurs de langue d'Oc au nom de son époux ? (Fourié Jean, Dictionnaire des auteurs de langue d'oc : de 1800 à nos jours, édité par les Amis de la langue d'oc - paru en 1994)

Je m'en tiendrais à deux « épouses » d'hommes de lettre célèbres qui ont eu des parcours géographiques opposés Lydie Wilson et Athénaïs Mialaret

Qu'en est-il du temps

de *Lydie Wilson de Ricard* née à Paris après sa venue à Montpellier ? Du temps qu'elle pourrait consacrer à sa propre création il faut soustraire :

- Le temps pris par l'œuvre commune (Lausetas, Alliance Latine)
- Le temps donné aux œuvres de son mari, (elle parle de tyran dans ses lettres pour des traductions d'anglais). Dans une lettre à Quinet de Nov 1874, L - X nous apprend que c'est elle qui met au propre les ms de son mari (*Le Fédéralisme*).
- Le temps du ménage : même aidée par une employée de maison c'est elle qui en a la charge morale (Août 77)
- Le temps de la maladie la met souvent sur la touche et qui écourtera sa vie puisqu'elle est morte à 30 ans.
- Le temps de la correspondance et de la copie, elle recopie des poèmes en

autant d'exemplaires qu'elle veut avoir d'avis.

Cependant elle participe à la vie du Félibrige, à la création et à l'organisation des Félibres Républicains, à l'association la Cigale en ses débuts et est publiée dans la *Revue des Langues Romanes*.

Qu'en est-il du temps d'Athénaïs Mialaret à Paris ? Athénaïs non seulement influence à partir de son mariage les écrits de Jules Michelet, mais elle y prend part tant par des recherches documentaires, que par des écrits qu'il publie dans ses livres comme la trentaine de pages au début de *L'Oiseau*, ou encore *les sorcières*. Elle continuera après sa mort ce qui ne manquera pas de lui être reproché. Seul le livre « Les Mémoires d'une enfant » paru en 1867 sous le nom de Mme Jules Michelet a été, de son vivant, reconnu comme sien.

Elles sont toutes deux considérées selon le discours androcentrique commun et le principe de domination, comme les secondes de leurs maris. Pour Lydie se pose la même question que pour beaucoup de femmes écrivant uniquement en français est-ce bien elle qui a écrit (en occitan), tandis que mis à part *Mémoire d'une enfant* mentionné par Philippe Lejeune dans « Le moi des Demoiselles », les autres œuvres d'Athénaïs ont du mal à être reconnues, elle ne figure pas dans certaines éditions des œuvres de son mari comme auteur même secondaire.

5 Conclusion

Pour conclure, les femmes au XIX^e siècle n'avaient dans les régions occitanes, pas plus de temps que les autres femmes pour écrire. Un certain nombre d'entre-elles l'ont pourtant fait, trouvant là une liberté qui leur a permis de se construire et de remettre en question dans la pratique, ce qui est fort discuté et théorisé alors, la nature féminine. Comme l'écrit Martine Reid pour celles qui écrivent alors en français :

« C'est par ailleurs au nom de leur « nature » que les femmes ont généralement été jugées dépourvues de tout génie.(...) Dès l'origine (De la littérature], la différence est à l'œuvre : elle œuvre à séparer et à hiérarchiser ; elle construit une hiérarchie des productions comme elle crée une hiérarchie des genres littéraires ; de la même manière elle impose sa conception hiérarchique à la société dans son ensemble. L'exercice de la littérature est (largement) masculin, et cette sexuaction du champ littéraire demeure le plus généralement impensée, « obscure à elle-même », comme le dit Pierre Bourdieu, ce qui en assure l'efficacité autant que la pérennité. »

S'ajoutent pour les occitanes, l'audace et les difficultés inhérentes au fait

d'écrire dans une langue considérée comme un patois, dans une autre domination impensée celle d'une langue par une autre.

Ara que podem pensar tot aquò es temps de prener lo temps de las tornar trobar e de mostrar lors obras !

6 Bibliographie

Occitan et Occitan-Français

AMIEL, Jean, *La vie et les mémoires commentés* de Delphine Roumieux Nîmes Editions Méridionales 1936, 395 pages. CASTELNAU, Henri, *Souvenir de La grande Félibrée du 31 Mai 1896 en l'Honneur des Abeilles Cettoises*, 1896, Montpellier Firmin et Montane, 28 p (Archives Municipales de Sète) FÉLIBRIGE, *Cartabèu de Santo Estello*, Avinhon, Roumanille et Aubanel 1876

FOURIÉ, Jean, *Dictionnaire des auteurs de langue d'oc : de 1800 a nos jours*, Collection « Les amis de la Langue d'oc », 1994, non paginé

FOURIÉ, Jean, *Dictionnaire des auteurs de langue d'oc : de 1800 a nos jours*, Felibrige, Edition revue, augmentée et actualisée, suivie d'un essai de nomenclature de la presse d'Oc, 2009, 323 p

GARDE, Reine, *Nouvelles poésies* avec Notice de Charles Nisard, Paris, Etienne Giraud libraire éditeur 1861, Nîmes Louis Giraud éditeur (Béziers Cirdoc)

GOIRAND, Léontine, *Li risènt de l'Alzoun*, Avignon, Aubanel. 1882, 241 p

GOIRAND, Léontine, « Portisson », *Le Dominique*, publica per li felibre de l'escolo de Nimes, Dimanche 25 Février 1877.

L'ÉSCOLO DAS FELIBRES GARDOUNENCs D'ALÈS (ed), *Armana de lengadò*, Alès : A. Brugneirole et Cie, 3 vol 1876-1878, ancien Armana Cevenou, 1877 NÈGRE, Lazarine, *Li Remembranço* prose et poésies, Marseille, Ruat, 1903, 113 p, Lazarino de Manosco sur univ -provence.fr/tresoc/libre/extrait/extr189.pdf, consulté le 12 Février 2006.

RICARD, Louis-Xavier de, *La Lauseta, Armanac dal Patriotò lengadocian, mitat francés, mitat lengo d'oc per l'an 1877*, Le Puy en Velay Marchessou, Libraires éditeurs 1877, 200 p

RICARD, Louis-Xavier de, *La Lauseta (l'Alauseto - La Lauseto, - l'alouette) Armanac del patriota lati per L'Espagna, la França (la dau meijorn ou Occitania e la dau Nord) l'Italia, lou Portugal, la Roumania, la Suissa*, Mountpelié, Societat Latina La Lauseta, Plusieurs éditions, pres 2Fr25, Bas Lengadoc, 1878, 288 paginas

RICARD, Louis-Xavier de, *La Lauseta, Edicioun Mountpelierenca*, 3e annada, 0,85 F, une édition, Mountpelhè, Trouche Libraire, 1879, 128 Paginas.

SOCIÉTÉ D'ALLIANCE LATINE, *L'Alliance Latine*, N°1 juin 1878 ; N°2 septembre novembre 1878, Paris : Sandoz et Fischbacher, 1878, 200 p, plus suppléments : Anthologies Poétiques, Revue rédigée par les membres de l'Alouette, société d'auteurs, Français, Espagnols, Italiens, Portugais, Roumains, Suisses, Romands et Américains du Sud, Montpellier : Coulet, Espana : Pedro Moliné Madrid, Italia : Torino Risso Bartoloméo, Napoli W Foulques, Belgique : Office de Publicité Bruxelles

RIVIÈRE, Antoinette, *Li belugo d'Antounieto de Bèu-Caire, emé la courouno trenado pèr li Felibre* [Notice biographique par Louis Roumieux.], Avignon, Li fraire Aubanel, poésies posthumes 1865, réédité en 1965 par *Les Cahiers de Provence*

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES, *Revue des Langues Romanes*, Société des langues romanes, Montpellier, Hamelin, 1870-1880, et numéro du Trentenaire 1900, Consultés sur <http://gallica.bnf.fr,RLR> et sur la collection papier du département d'occitan de l'UPV, Montpellier III

SOCIÉTÉ, LA CIGALE, *La Cigale*, Paris, Sandoz et Fischbacher, G Fischbacher, 1880, 433 p

VÉRAN, Jules, *Les poétesses provençales du Moyen-âge et de nos jours*, Paris, Quillet. 1946, 310 p

WILSON-RICARD de, Lydie, *Aus bords du Lez*, Paris, Lemerre, 1891,180 p

WILSON-RICARD DE, Lydie, *Aux bords du Lez*, Nimes, Lacour/Rediviva, 1995, 185 p, réimpression de l'édition de 1891

Français

BARTHÈS, Émile (1883-1939). *Eugénie de Guérin : d'après des documents inédits*, 1929, sur Gallica

Bulletin pédagogique du département du Lot, 1885/03/01, Certificat d'Aptitude Pédagogique, sujet traité : « Comment faites-vous pour combattre l'influence funeste du patois à l'école primaire » par S.Bourseul, Directrice d'école de Cahors, p 144-147 sur Gallica.fr

ESPITALIER, Paulette, *Religion et société languedocienne d'après le Journal et la Correspondance d'Eugénie de Guérin*, Thèse d'Histoire, sous la direction de Cholvy, Gérard Université Paul Valéry, Mtp III. 1989, 279 p

GARDE, Reine, *Marie-Rose, histoire de deux orphelines*, Paris, Le Normand, 1855, 266 pages (BU lettres Aix Marseille)

GIRARD- GASQUET, Marie, *Gai-Savoir*, (GS) Flammarion, paris 1941, 241 paginas, suivi d' *Une enfance provençale*

GUÉRIN, Eugénie de, « Lettres inédites à Louise de Bayne » in *Albia christiana*, Publication mensuelle illustrée. 1912/01/15. gallica

JOUVEAU, René, *Histoire du Félibrige* tome 1, 1876-1940, 1971, Nîmes, imprimerie Bene, 514 pages

MIALARET (M^{me} Jules MICHELET), Athénaïs, *Les Mémoires d'une enfant*, Paris, Mercure de France. 2004, 218 p, Première édition 1866

ROCH, Éline, *Ce que vaut une femme*, Reims, Imprimerie Dubois Poplimont 1888, 127 pages, sur Gallica.fr

SÉCHÉ, Alphonse, *Les Muses Françaises, anthologie des femmes poètes*, Paris, Louis Michaud. 1908, 2 volumes : T1 de 1200 à 1891, T 2 XXe siècle : 363 p., accompagnées de notices biographiques et bibliographiques. (Bibliothèque Marguerite Durand Paris PQ 1167 .M8 1908 SMRS) Lydie de Ricard, 386-391

Recherche de genre

Occitan

FRÉDÉRIC, Claire, « Une femme émancipée au XIX^e siècle : Lazarine de Manosque », dans *Alpes de Lumière*, 1986, Mane 04300, Association Alpes de Lumière

PARAYRE, Catherine, *La mort au féminin : Philadelphie de Gerde, Calelhon, Clardaluno et Farfantello racontent*, Brepols (Belgique), Publications de l'Association Internationale d'Études Occitanes, 2004, 194 p

LO TEATRE DE LA CARRIERA *L'écrit des femmes, paroles de femmes des pays d'Oc*, Paris, Solim, 1981, 183 p

MIOCH (BLIN-MIOCH), Rose, Thèse Université Montpellier III Juin 2010, Sous la direction de Ph Martel, *Édition critique de la correspondance de Lydie Wilson de Ricard*, Un ouvrage issu de celle-ci est en attente d'édition aux Presses Universitaires de la Méditerranée.

MIOCH (BLIN-MIOCH), Rose, *Les abeilles de Cette ou la Félibrée des grandes filles de l'école publique*, conférence donnée le 9 mars 2012 à Sète sous l'égide du Cercle Occitan Setòri.

Français

COSNIER, Colette, *Le silence des filles, de l'aiguille à la plume*, La Flèche, Fayard. 2001, 332 p.

DAUPHIN, Cécile, *Prête-moi ta plume, les manuels épistolaires au XIX^e siècle*, Paris, Kimé, 2000, 199 p

- DIAZ, Brigitte, & JÜRGEN, Siess (direct) (eds). *L'épistolaire au féminin, correspondances de femmes XVIIIe XXe Siècle, Actes du Colloque de Cerisy-la Salle*, octobre 2003, Condé sur Noireau, Presses Universitaires de Caen. 2006, 258 p
- DIDIER, Béatrice *L'écriture Femme*, Vendôme, PUF. 1999, 286 p.
- DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident*, 2e, édition française edn. Vol. IV. Le XIXe siècle. La Flèche, Perrin. 2002, 753 p
- MAYEUR, Françoise, *L'éducation des Filles en France au XIXe siècle*, France, Hachette Ed Le temps des Hommes, 1979, 205 p
- PERROT, Michèle, *Mon histoire des femmes*, Lonrai, Seuil collection Point Histoire, 2008, 247 p
- PLANTÉ, Christine, *La petite sœur de Balzac*, Mayenne, Seuil, 1989, 373 p
- PLANTÉ, Christine, *Femmes poètes du XIXe siècle, une anthologie*, Limonest, Presse Universitaire de Lyon, 1998, 238 p.
- REID, Martine, *Des Femmes en littérature*, St Just-la-Pendue, Belin, 2010, 331 p
- RIOT-SARCEY, Michèle, *Histoire du Féminisme*, Tournai (Belgique), La Découverte, coll Repère, 2002, 120 p
- THÉBAUD, Françoise, *Sociétés, espaces, temps, Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay/St Cloud, ENS éditions, 1998, 226 p